

Mino Faïta

Les Italiens, peuple bâtisseur

*On attendait des bras,
il vint des hommes*
1860-2010

Editions de l'Astronome

Introduction

Il arrive souvent que lorsqu'on tente d'établir le bilan d'un travail achevé, on se retrouve avec davantage de questions que de réponses. C'est bien ce qui s'est produit avec la publication de notre ouvrage « La vie rêvée des Italiens ? » C'est par conséquent à partir de ces nouveaux questionnements que nous entamons cette nouvelle étape sur le sujet. Après avoir comptabilisé, localisé les flux, mis en lumière les principaux aspects de leur présence dans la société d'accueil, fait entendre une partie de leurs souffrances, vu leurs engagements, nous nous sommes aperçus qu'au-delà du grand nombre, il fallait focaliser notre regard vers les individus, leur donner des visages, les voir vivre autant que faire se peut dans leurs projets et avec les moyens dont ils disposent pour les mener à bien. Après avoir compté les bras, nous devons nous approcher des hommes et scruter de plus près les raisons de leur mobilité et de leurs stratégies éventuelles, ainsi que les modernités dont ils étaient porteurs.

À sa naissance, l'histoire de l'immigration a consacré une large place aux flots des migrants expulsés par la misère ou fuyant les injustices. À juste titre, tant la pression démographique et la misère paraissaient pouvoir tout justifier, tout expliquer. Cependant, en s'en tenant à ces critères somme toute mécaniques, la recherche a tardé à s'intéresser à d'autres moteurs, à la « culture de la mobilité » bâtie au fil des siècles et nourrie par les savoirs professionnels et l'esprit d'en-

treprise, par la curiosité naturelle des hommes à vouloir explorer d'autres horizons, à tenter ailleurs que sur leurs terres natales d'autres aventures. Une mobilité qui en a généré d'autres, diverses, multiples, dépassant les simples déplacements d'hommes quittant un espace pour en occuper un autre, en un perpétuel mouvement pendulaire. Une toile d'araignée impliquant mutations professionnelles, sociales, culturelles. Une complexité dynamisée ou freinée par les contextes politiques et économiques, conduisant parallèlement à revisiter le modèle des chaînes migratoires, découvrir la pénétration capillaire des entreprises italiennes du bâtiment, partout où les espaces sont vides d'hommes et d'initiatives. Mobilités idéologiques enfin, traçant une nouvelle ligne de partage entre ces hommes venus ensemble, originaires des mêmes lieux et des mêmes milieux. À l'opposition étranger-autochtone, nourricière d'intolérances, se joint très rapidement celle du patron à l'ouvrier, porteuse d'autres conflits. Même si on parle la même langue, un patron reste un patron, dit un des nos témoins.

L'historiographie de l'immigration investit ainsi d'autres domaines, met en perspective des situations inédites et complexes. Travailler sur cette complexité signifie chercher dans l'individu qui arrive les traces de son passé, l'observer sur ses terres au lieu de le voir seulement au moment où il franchit les frontières. Comprendre ses motivations, deviner ses éventuelles stratégies, s'interroger sur les représentations largement véhiculées par la presse, les migrants eux-mêmes ou leurs descendants. Confronter le mythe ou le cliché à la réalité. Passer de l'histoire de l'émigration traitée comme une subsistance à une vision plus large où ce ne sont plus uniquement les pauvres qui partent, mais également ceux qui ont envie de voir le monde en le marquant de leur passage, de donner un sens à leur vie.

On le sait, la présence des Italiens en France et plus particulièrement dans les départements limitrophes de l'arc alpin est riche,

multiforme, et le secteur du bâtiment et des travaux publics est sans doute le plus représentatif, le plus ancien. Ce travail trouve ses racines dans cette évidence. La palette des individus, de leurs parcours est large. Jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, qui dit maçon italien sur ces terres dit essentiellement Piémontais et plus précisément Biellais. Lorsqu'à partir du milieu du XIX^e siècle les États occidentaux les plus dynamiques se lancent dans de grands travaux d'infrastructures : routes, digues, tunnels, chemins de fer, canaux, grâce à leur expérience, aux siècles de pratiques migratoires, les Piémontais ont une longueur d'avance sur ceux qui se lancent pour la première fois hors de leurs frontières. Plus que quiconque, ils connaissent les chemins et les métiers. Des savoirs transmis de génération en génération, de père en fils ou de compagnon à compagnon. Puis, progressivement à partir des années 1850/1860 par l'enseignement dispensé dans des écoles professionnelles de haut niveau. Pendant plus de soixante ans, elles formeront des milliers de bons ouvriers, géomètres, techniciens et artistes initiés à toutes les techniques. Ils savent avant les autres les lois du marché international. De condition modeste mais pas forcément pauvres, ils sont souvent en mesure de financer leur aventure. Ils connaissent la langue, les coutumes et les règles d'adjudication des travaux. Partout, un ami, un frère, un compatriote déjà installé leur fait savoir où aller, là où précisément on demande des bras et des compétences. Un peu plus tard les villes et les villages de France s'embelliront, s'agrandiront en exigeant à leur tour la présence de ces bâtisseurs et créateurs qui manquent tant.

Des installations sensiblement inégales dans les espaces et le temps. Plus que discrète pendant longtemps dans les Hautes-Alpes, leur présence en Isère et dans le Rhône n'est réellement visible que vers la fin du XIX^e siècle. À Lyon, les maçons limousins en retardent l'installation. À Grenoble, les bâtisseurs français ne manquent pas non plus et les nombreux transalpins que l'on recense jusqu'aux

années 1880 sont retenus pour l'essentiel dans les ateliers, les usines de la ganterie. Ensuite, les maçons piémontais seront nombreux, mais il leur faudra affronter la concurrence des autochtones. Des rivalités sévères nourries par les savoirs professionnels respectifs et parfois par la crainte de celui que l'on ne connaît pas. Des antagonismes plus diffus en revanche dans les deux départements savoyards. Mais ici ils sont pratiquement chez eux, l'édification de la frontière de 1860 n'a aucun impact sur leur perception de l'espace que l'on vient de modifier. Les montagnes demeurent des espaces largement ouverts. Par leur nombre plus que par des stratégies élaborées a priori, ils occuperont ici une place parfois dominante. Mais la recherche du monopole n'est-elle pas inscrite dans la logique des corporations occupant des espaces vacants ? Quelles différences entre ces Piémontais en Savoie et les Savoyards ayant pignon sur rue en Suisse ou Allemagne ? Pendant près de deux siècles, guidés par des architectes pratiquement toujours français, ouvriers, artisans, chefs de chantier, entrepreneurs, venus de l'autre côté des monts, édifieront le long des espaces frontaliers et plus loin encore, une large part du patrimoine architectural civil et religieux. Un bien désormais commun aux deux pays et aux hommes qui y vivent.

Une immigration enfin véhiculant bien des modernités, notamment en Savoie, des terres où en 1860 tout reste à faire ou à compléter. Amenant avec elle compétences, hommes, esprit d'entreprise et parfois capitaux, il n'est pas excessif de proposer l'idée que la vague bâtitresse venue d'outre-monts se révèle au fil du temps comme un élément structurant de la société d'accueil.

Le cadre de travail ainsi esquissé n'est pas exempt du risque de l'écriture hagiographique, nous y avons été attentifs, veillant à expliquer l'histoire au lieu de la juger, à ne pas opposer la laboriosité de l'étranger à celle de l'autochtone. En ces temps où l'on célèbre un événement fondateur comme celui de l'union ou de la réunion de la

Introduction

Savoie à la France, avec ce que cela suppose de limites étatiques, nous avons choisi de proposer une voix quelque peu différente, disant que par leur volonté, leurs desseins, les hommes sont indifférents aux frontières, fussent-elles devenues au fil du temps pacifiques et fraternelles.

I

Partir : entre culture et métiers

Quand j'étais jeune je croyais que l'émigration était un destin, ben oui, mon père a émigré, mon grand père a émigré... Ceux qui ne partaient pas n'étaient pas des hommes.

Nuto Revelli

Les Italiens et la frontière

L'année 1860 constitue à bien des égards une date charnière dans l'histoire de la France et de l'Italie, nombre d'études l'ont montré et d'autres poursuivent leurs recherches dans le cadre des célébrations du 150^e anniversaire du rattachement de la Savoie à la France. Parmi toutes les questions liées à l'événement figure, entre toutes, celle de l'édification d'une limite étatique avec tout ce que cela suppose de contrôles et de contraintes. Autrement dit, l'Annexion consacre-t-elle la naissance d'une barrière ?

« Pendant tout le XIX^e siècle et jusqu'aux premières années du XX^e siècle, en temps de paix, l'Europe vivait la frontière d'une manière tout à fait opposée à celle d'aujourd'hui. En ces temps, la circulation des hommes était tout à fait libre. En revanche, parce que marquée par le protectionnisme, la période visait davantage le contrôle des marchandises. Les hommes, qu'ils fussent bergers, manœuvres, techniciens ou entrepreneurs, traversaient librement la frontière sans la percevoir comme telle » (1).

Les pratiques migratoires ne sont pas propres à la montagne, mais en montagne, l'émigration est plus systématique qu'ailleurs. L'émigration y est habituelle et ancienne, souligne encore à ce propos Pierre Judet (2).

Une pratique non traumatique, sans ruptures dans les modes de vie parce que tempérée par les retours réguliers des hommes, l'épargne réalisée par le travail au-dehors, le maintien des liens avec le pays natal et la famille. L'émigration vécue non comme une contrainte, une fuite, mais comme un moyen honorable de subsistance. La migration comme une mise à l'épreuve du dynamisme et la virilité d'individus jeunes pour l'essentiel. Une culture du travail itinérant enfin, car « ceux qui reviennent au pays continuent à s'intéresser à ce qui se passe sur les chantiers qu'ils ont abandonnés » (3). L'émigration, par conséquent, vue comme une pratique culturelle et remontant loin dans les temps. Et les frontières, visibles ou non, que les individus continuent à franchir ou à contourner imperturbablement dès lors qu'elles s'opposent à leurs libertés ou intérêts vitaux. Une question toujours d'actualité.

Aussi, en ces temps anniversaires, on l'aura compris, nous préférons entendre la frontière comme une limite symbolique plutôt que comme barrière entre les peuples et les États. Mais avant de franchir les monts, les peintres ou stucateurs, chefs de chantiers, architectes ou maçons italiens se meuvent à l'intérieur de leur espace propre : Piémont et Lombardie essentiellement. Au XVII^e siècle, des chefs de chantiers originaires de la province de Biella participent à la construction du Dôme de Milan. Avec ou en concurrence avec les Lombards eux aussi solidement formés à l'art de la construction. Plus près de nous, au tout début du XIX^e siècle l'activité est intense entre la Lombardie, le Piémont et l'Émilie Romagne. De nombreux ouvrages mobilisent les chefs de chantiers et leurs équipes. De 1803 à 1813, ce sont les travaux routiers le long du Mont-Cenis. C'est au tour ensuite de ceux du Simplon. Pendant la même période ils

construisent la route menant de Parme à La Spezia, érigent les fortifications de la ville et du port de Gênes. Après 1830, ces mêmes équipes composées pour l'essentiel de tailleurs de pierre biellais se dirigeront progressivement vers la France et la Savoie en particulier (4). De forts mouvements de population internes préparant les importants flux se dirigeant vers l'étranger à partir de milieu du XIX^e siècle.

Le chapitre de l'émigration italienne à l'étranger ne débute pas au XIX^e siècle. Ses origines sont bien plus lointaines. Dès le Moyen Âge, il est fréquent de rencontrer des colonies de marchands italiens à Londres, à Constantinople, à Anvers, à Séville ou à Paris (5). La France accueille depuis fort longtemps les hommes venant de l'autre côté des Alpes. « La colonisation romaine, puis au Moyen Âge, le trafic avec l'Italie ont laissé des traces » affirme pour sa part Abel Chatelain (6). Sans forcément remonter à la conquête des Gaules, c'est à partir du XIII^e siècle que la présence des Italiens devient clairement visible dans l'Hexagone. On les voit notamment dans les foires de Champagne. Ici, ils tissent d'importantes relations avec les gens des lieux. Des liens durables. Du XIV^e au XV^e siècle, Ruggiero Romano nomme nombre d'artistes travaillant aussi bien en Provence que dans la capitale, puis nombre d'érudits présents au sein de l'université de Paris. De la longue liste émergent Francesco Laurana, sculpteur d'origine dalmate, formé à l'art italien, travaillant pour la cour française à la fin du XIV^e siècle, le peintre Matteo Giovannetti appelé en Avignon par Clément VI afin d'y décorer le palais des Papes, les poètes émiliens Fausto Andrelini et Filippo Boroaldo, les humanistes Girolami Balbi et Cornelio Vitelli et enfin le penseur Girolamo Aleandro, ami proche d'Érasme et recteur à l'âge de 33 ans de l'institution parisienne. Plus tard et plus proches de nous en Savoie, nous verrons que la présence des artistes transalpins s'étoffe et se diversifie.

À ces marchands, à ces hommes de pensée et d'art, succéderont des banquiers, des prêteurs d'argent, voire des usuriers, dit Paola Corti (7). Une présence que A. Chatelain qualifie « d'apport de qualité » pour la ville de Lyon : bourgeoisie de commerçants et de banquiers avec les Albizzi, Gondi, Capponi, Gadagni, pour ne citer que les plus connus. Depuis toujours la grande capitale régionale du sud-est du pays a reçu des apports considérables de population. La cité rhodanienne, important carrefour international situé non loin de la frontière devait attirer des étrangers et particulièrement les Italiens. En 1528, un ambassadeur vénitien de passage à Lyon écrit que « la plupart des habitants sont des étrangers, surtout des Italiens [...] des Lucquois, des Gênois et des Florentins ». « Moineaux et Florentins sont présents dans le monde entier » dit encore un ancien proverbe toscan. En somme, ajoute Fernand Braudel, si on entreprenait une chasse systématique à l'Italien à l'étranger, il faudrait mobiliser tous les historiens et tous les érudits du monde entier. Et on sait qu'il n'y a pas eu que des marchands... Après le XV^e siècle, avec la demande croissante de prestations artistiques de la part de la noblesse et de la bourgeoisie d'affaires, la présence transalpine ne cessera de s'amplifier. Au temps des artistes viendra s'ajouter celui des aventuriers nommés Cagliostro ou Casanova, ou bien des hommes de théâtre tels Scaramuccia et Goldoni, voire enfin Giovanni Battista Lulli, maître de danse et surintendant à la musique à la cour de Louis XIV, même si le Florentin eût voulu « être Français ».

À ces illustres ouvriers de chemin s'ajoutent les cohortes des anonymes exerçant les mille métiers de la rue : artistes ambulants, bonimenteurs, saltimbanques, décrotteurs, vitriers, chiffonniers, montreurs d'ours et autres mendiants... Ceux dont on se servira pour alimenter les pensées hostiles, ceux dont on se servira pour forger l'image peu flatteuse de l'italien vagabond, sans feu ni lieu, sans foi ni loi. Une population crainte et pourtant nécessaire aux besoins et aux modes de vie de l'époque.

En 1882, Noveri Lorenzo, venant de Nole dans la province de Turin avec femme et enfants, se présentant comme « directeur d'un panorama », arrive en Haute-Savoie pour y donner des spectacles. Cinq ans plus tard c'est au tour d'Angela Campagna, 39 ans, « artiste lyrique », arrivant d'Aoste, de proposer son tour de chant à St-Jean-de-Maurienne, Annecy, Cran-Gevrier. La même année c'est encore un musicien ambulant piémontais, Scalvino Serafino originaire de Postua qui vient proposer ses airs au public annecien. À la veille de la Grande Guerre, c'est Eugène Portigliati qui vient vendre ses chiffons à la papeterie de Cran-Gevrier (8). À l'opposé, d'autres franchissent les monts pour perfectionner leur métier. Ainsi, le jeune menuisier Rosso Giuseppe, natif de Biella, passe par Turin, Aiguebelle, Conflans, Grésy pour terminer son parcours d'apprentissage dans un atelier de la Rue Pertuiset à Bonneville chez Pierre Sandrino (9).

Et puis il y a les maçons. Personnages emblématiques de l'immigration italienne dans le monde entier, les maçons italiens jalonnent l'histoire de l'immigration transalpine et en tout premier lieu en Savoie (10). Les Alpes du Nord sont leur fief, dit à raison Anne Marie Faidutti-Rudolph en évoquant les maçons piémontais. Et les Biellais en particulier, ajouterons-nous. Une présence si large que le terme Piémontais désignera pendant longtemps tout aussi bien l'Italien que le maçon. Une présence tellement forte qu'elle justifie d'elle-même la place qui leur est accordée dans ce travail.

Au cours du temps, artistes, ingénieurs, ouvriers ou terrassiers, voire vagabonds aux innombrables métiers, à leur manière ont tracé les chemins, les ouvrant aux suivants. Quelques siècles après, ce n'est plus dans les fastes des cours royales ou sur les places des foires que l'on retrouve les centaines de milliers de migrants transalpins, mais sur les chantiers des grands travaux, arrachant la roche des monts ou creusant les tunnels, détournant les eaux des torrents, alignant des kilomètres de rails pour permettre au train de maîtriser les espaces.

Table des matières

Introduction	7
I) Partir : entre culture et métiers	13
Les Italiens et la frontière	13
Savoir les chemins	18
Savoir les chantiers	22
Savoir les métiers	33
Hirondelles et coucou ?	44
II) L'entreprise italienne du bâtiment	63
L'entreprise italienne du bâtiment : entre visible et invisible	63
Se mettre à son compte, quels atouts ?	67
La variété des espaces investis	78
Sur les routes du ciment	85
Vers la Suisse aussi !	91
Bâtir un peu, beaucoup, passionnément...	94
III) Des hommes et des œuvres	99
L'urgence : assainir et agrandir	99
Arts et métiers	102
La Haute-Savoie, laboratoire de l'entreprise italienne du bâtiment ?	125
La Vallée de l'Arve	130
Entre Arve et Giffre	133
Du Giffre au Chablais	136
Le Genevois	139
Annecy	142
IV) L'entreprise italienne du bâtiment : quelle longévité ?	145
Le temps des mutations	145
Les Trente Glorieuses	151
Chef de chantier : le dernier héritier ?	170
Le vrai capital ce sont les hommes	174
V) Le chantier : identité et conscience ouvrière	183
Padre padrone ?	184
Un patron, c'est un patron !	192
1945-1968, le temps des chocs	195
Conclusion	201
Notes	205
Remerciements	215
Bibliographie sélective	216
Illustrations, sigles et abréviations	220